

24 images

24 iMAGES

La déchéance en toc

Ironweed

Michel Beauchamp

Number 38, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22355ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchamp, M. (1988). Review of [La déchéance en toc / *Ironweed*]. *24 images*, (38), 67–67.

IRONWEED

par Michel Beauchamp

d'artifices de constructions que le film perd de sa force et de sa sincérité. On se prend alors à regretter ces moments magiques où Jane se dit simplement, spontanément, sincèrement avec la fougue et la générosité qui sont siennes.

Rien de tel avec *Kung Fu Master* qui choisit la gravité pour parler de l'amour et de l'adolescence. *Kung Fu Master* est un film de fiction qui est né du premier film où il est d'ailleurs à peine ébauché. Le sujet a été développé à partir d'une idée originale de Jane, — quelques notes d'un récit, les premières qu'elle ait osé montrer à quelqu'un —, remaniées et scénarisées par Agnès Varda. C'est l'histoire d'une femme de quarante ans qui tombe amoureuse d'un garçon de quatorze ans, ami de sa fille et passionné par un jeu vidéo. Où commence la fiction et où finit le réel? Difficile à dire dans ce film qui reprend à son compte les mêmes lieux et les mêmes personnes que le documentaire. On y retrouve Jane bien sûr, son père, sa mère la comédienne Judy Campbell, son frère David, ses filles Lou Doillon et Charlotte Gainsbourg et aussi Mathieu Demy, le propre fils de la réalisatrice ainsi que les maisons de Jane, celle de son enfance et celle où elle vit tous les jours. Qu'importe. Là n'est pas l'intérêt de ce film qui sait immédiatement trouver le ton juste, privilégier l'émotion, favoriser l'authenticité, révéler la vérité des rapports qui lient les êtres, dire les difficultés de chacun et qui ose également dire que la passion, la vraie, ne se connaît pas de bornes et n'accepte pas de contraintes. Le tout avec une immense et magnifique générosité. Ce film sait admirablement maîtriser la tension qui existe entre la fiction de récit et la réalité des lieux et des gens. On reconnaît d'ailleurs bien là ce qui fait l'originalité et la force du cinéma d'Agnès Varda, cette façon unique qu'elle a de ne jamais perdre de vue le réel pour mieux le détruire et le recomposer ensuite. On retrouve également le talent fabuleux qu'elle a pour écrire des dialogues qui sonnent toujours vrai et juste: à cet égard, il faut souligner l'exactitude des portraits d'adolescents qui parlent avec naturel des problèmes d'aujourd'hui. Un film plein de tendresse, de chaleur et de vérité. Un film qui répond à l'autre, le prolonge et l'éclaire d'un jour nouveau. Deux films comme un miroir éclaté où Jane Birkin se dévoile autant qu'elle se plaît à brouiller les pistes. □



Meryl Streep et Jack Nicholson: cabotinage

La déchéance en toc

Avec *Ironweed*, Hector Babenco poursuit son exploration méthodique des diverses facettes de la marginalité. Projet entrepris dès *Pixote*, son premier film, que suivit *Le baiser de la femme araignée*, un portrait ambigu de homosexualité à saveur politique dont le succès lui a ouvert les portes de l'Amérique. Premier film entièrement américain du cinéaste brésilien, *Ironweed* est adapté d'un best-seller qui dresse le tableau de la condition des clochards d'une petite ville américaine des années 30. C'est donc la noble cause des sans-abri qui retient cette fois l'attention du cinéaste, soucieux d'injecter un peu de substance dans un cinéma dont il convoite les moyens. Manifestement, Babenco cherche à préserver la part de son style, qu'il impose ici en reproduisant les tics de mise en scène qui l'ont fait reconnaître: flash-backs et séquences oniriques, lenteur calculée du rythme, contre-emploi auquel il soumet de prestigieux acteurs. S'il y a bien une dose de courage dans cet effort de s'approprier le film et de le mener au terme de ses deux longues heures et demie, c'est vite oublier que les procédés chers au cinéaste sont tout à fait absorbables par la machine-cinéma qu'il semble candidement défier. Les quelques fausses audaces du film ne réussissent ainsi qu'à le fragiliser, insérées dans un ensemble totalement fabriqué qui va de la reconstitution de la ville d'Albany aux performances outrancières des comédiens.

La déchéance et l'alcoolisme sont de solides prétextes à l'expression de grands sentiments (sous la crasse, la blancheur des âmes) et forment un socle idéal à l'élévation d'un monument au naturalisme, le péché récurrent des cinéastes dépourvus d'un authentique regard. Onirisme de pacotille et naturalisme appuyé font donc bon ménage, se partageant l'inconscient et le présent de la vie du principal protagoniste. Misant de nouveau sur la propension au cabotinage des acteurs américains (Meryl Streep emporte ici le morceau aux dépens de Nicholson, pourtant difficile à relancer), Babenco offre à ses commettants un film «magnifiquement photographé» en tons sépias, interminable, ce qui fait artistique, et «very realistic». Autant d'éléments disparates d'un film sans équilibre que rien ne cimente, puisqu'il n'y a aucun traitement du sujet annoncé mais exposition de la déchéance, son symptôme le plus photogénique. Pour filmer le désespoir sur fond de crise sociale dans l'Amérique des années 30, il aurait fallu heurter quelques sensibilités que Babenco ménage sans doute en vue de son prochain film. □

IRONWEED

États-Unis 1987. Ré.: Hector Babenco. Scé.: William Kennedy d'après son roman. Ph.: Lauro Escorel. Mus.: John Morris. Mont.: Anne Goursaud. Int.: Jack Nicholson, Meryl Streep, Carroll Baker, Tom Waits, Michael O'Keefe. 143 min. Couleur. Dist.: Columbia.